

**LE SOCIAL
SETTLEMENT:
SON FONDEMENT
ET SA FONCTION
(1907)**

GEORGE HERBERT MEAD

Le mouvement des *social settlements* remonte au début des années 1870¹. Il est apparu à Londres à l'initiative d'hommes de l'Université d'Oxford – en premier lieu, le Chanoine Barnett. Le mouvement dans ses formes antérieures était plus ou moins clairement religieux ou ecclésiastique dans sa nature. Ses développements ultérieurs ont été, dans l'ensemble, à l'opposé de ce point de vue. Le *social settlement* a su se distinguer par lui-même, dans la communauté, comme une institution qui a ses propres raisons d'existence, ses propres types d'activités et ses propres critères de jugement. Il est une excroissance de la maison, de l'église et de l'université. L'université et l'église ont été responsables de sa création, et leurs idées créatrices se sont fixées dans un type d'établissement qui est le lieu d'habitation de ceux qui s'y engagent. Cette demeure ne devait pas être simplement la résidence de ceux qui avaient entrepris des travaux philanthropiques et scientifiques dans les quartiers de la ville frappés par la pauvreté. Le fait essentiel a été que ces gens vivaient sur le lieu même de leurs centres d'intérêt. La pierre angulaire de la théorie du *social settlement* a été que les résidents s'identifient avec la portion immédiate de la communauté où se trouve leur travail en y élisant leur domicile. C'est là la fondation des autres caractéristiques de la théorie et de la pratique des *social settlements*. Et cela en fait une institution distincte de l'église ou de l'université. Le *social settlement* pourrait sembler n'être que la simple expression de l'engagement missionnaire de l'église. Car si le missionnaire s'installe nécessairement parmi ceux pour qui il travaille, le travailleur du *social settlement* peut être considéré comme un observateur scientifique des phénomènes sociaux, sur lesquels il ne peut enquêter avec précision que dans la mesure où il s'identifie avec la communauté *qui est* son objet d'étude. Ainsi, de nombreux scientifiques sont-ils devenus membres de tribus et de communautés étrangères pendant de longues périodes. Ils ont gagné leur confiance de cette façon qui seule pouvait leur donner accès à l'information qu'ils cherchaient. Le travailleur dans un *social settlement* se distingue du missionnaire ou de l'observateur scientifique du fait tout d'abord qu'il est chez lui dans la communauté où il vit. Ses tentatives d'améliorer les conditions

qui l'entourent et ses enquêtes scientifiques sur ces conditions s'enracinent dans les relations humaines de proximité avec ses voisins et dans la conscience du quartier qui en découle. Il n'habite pas là où il habite pour sauver ces âmes de la perdition, ni pour en étudier les diverses manifestations. Mais il est en mesure de traiter plus intelligemment la misère qui l'entoure et de mieux la comprendre parce qu'il se trouve ici chez lui².

C'est ce choix d'habiter sur place qui a rendu possible pour les *social settlements* de surgir de façon sporadique et de regrouper des communautés d'hommes et de femmes de caractères et de convictions si différents. Chaque *social settlement* s'administre tout seul. Il justifie son existence par la réalité de son identification avec la communauté dans laquelle il s'est établi.

Il est intéressant de noter que les *social settlements* ont prospéré là et seulement là où il y a eu une vraie (109) démocratie. Ni la France avec sa société en mille-feuilles et ses castes sociales, ni l'Allemagne, avec sa croyance fondamentale que la société doit être contrôlée par des bureaux d'experts, n'ont offert un terreau favorable au développement de ces *social settlements*. En France, il est impossible à des personnes appartenant à des groupes sociaux différents de se mélanger à d'autres groupes. En Allemagne, personne n'acceptera l'intervention d'autrui à moins que celui-ci porte un uniforme qui lui confère le droit de réclamer une information, de demander un service ou d'offrir une assistance. Je ne connais personnellement qu'un seul *social settlement* en France, et il s'agit en fait d'une mission catholique³. Il y a quelque temps, un étudiant en sciences sociales dans une université allemande a demandé à son professeur l'autorisation de démarrer un *social settlement* à Berlin et il lui a été répondu qu'il ferait mieux de se consacrer à ses études afin d'obtenir la formation nécessaire pour être ensuite de quelque utilité dans la communauté.

Ce n'est qu'en Angleterre et en Amérique, où l'opinion de l'homme ordinaire est à l'œuvre dans le contrôle social, qu'il est paru important

pour les travailleurs sociaux de s'identifier avec cette conscience sociale afin d'orienter leurs propres activités.

Il y a deux phases dans l'activité sociale et morale moderne, qui ont mieux réussi dans les social settlements qu'ailleurs. L'une de ces étapes est l'intérêt toujours grandissant pour les problèmes sociaux ; l'autre est l'émergence d'un nouveau type de conscience morale, qui ne se préoccupe pas tant de chercher des motifs d'agir convenablement dans une situation donnée que d'y trouver ce qui y est bien ou mal. Je pense que ces deux étapes sont le résultat d'une prise de conscience morale, convergente avec la science moderne. Je pense pouvoir illustrer la première par une expérience vécue l'été dernier.

J'ai eu la chance de rencontrer le représentant de l'US Marine Corps United Hospital qui avait pour mission d'enquêter sur les lépreux qui vivent dans un état de ségrégation, sur l'île de Molokai, dans l'archipel hawaïen⁴. Je ne doute pas que beaucoup d'entre vous se souviennent du Père Damien et de cette brillante lettre, éloquente et cinglante, de Robert Louis Stevenson, appelée par un commentateur mal interprété et personnel du Dr Hyde de Honolulu sur le Père Damien. Si vous vous rappelez cette lettre vous aurez une vision précise de ce que, dans l'esprit de Stevenson, signifiait l'immolation de soi dans cette colonie de lépreux de Molokaï. Il apparaît comme un exemple du plus haut degré de sacrifice de soi et d'abnégation que l'histoire missionnaire ait offert. Le caractère abominable de cette maladie sans espoir a ajouté une dimension de répulsion à l'engagement du missionnaire dont l'héroïsme semblait unique, *sui generis*, même dans les annales des missionnaires.

J'ai eu de nombreuses conversations avec ce pathologiste qui fréquentait la même colonie de Molokai, et qui est en contact aussi étroit avec ces lépreux que l'était le Père Damien. Il sait qu'il peut se protéger de l'infection, ce que le Père Damien ne savait pas. Il n'a pas l'intention de suivre le Père Damien jusque dans la tombe. Mis à part ce point, je ne vois pas pourquoi l'on n'attribuerait pas une auréole

resplendissante à ce scientifique comme Stevenson l'avait fait pour le Père Damien. Car l'ambition qui inspire ce médecin qui travaille nuit et jour dans l'espoir de découvrir un traitement qui guérirait la maladie, ou tout au moins en allégerait les souffrances, est tout aussi noble. Cependant, il ne m'est jamais venu à l'esprit, même bien plus tard, longtemps après ces conversations, de ne pas le considérer comme ayant eu beaucoup de chance, ce qu'il pensait d'ailleurs de lui-même. Il s'était posé un problème scientifique encore (110) non résolu, et était animé non seulement d'un intérêt de savoir, mais aussi par un intérêt humain, dans les conditions les plus favorables et avec des ressources illimitées. Il avait déjà travaillé aux Philippines dans des circonstances moins favorables sur la variole, et avait contribué à accroître notre connaissance sur cette maladie. Son appétit pour ce genre de défi était aussi affûté que la lame d'un couteau.

C'est précisément de cette différence entre l'obligation de s'acquitter d'un devoir désagréable et l'intérêt grandissant pour un problème stimulant intellectuellement que témoigne l'attitude du résident dans le *social settlement*. Il serait le dernier à se sentir tenu par un austère sens du devoir ou à considérer son occupation comme une contrainte. On retrouve le même intérêt chez le résident du *social settlement*, dont la première tâche est de comprendre son environnement social que chez l'observateur scientifique des phénomènes sociaux. Sa vertu la plus grande n'est pas la dévotion aveugle, mais l'intelligence. Il n'y a rien de plus intéressant que la vie humaine si vous pouvez en devenir une partie consciente. C'est le privilège du *social settlement* que d'être une partie immédiate de sa propre communauté, d'avoir accès à ses conditions de vie sans *a priori*, et celui de ses membres, plutôt que d'être les défenseurs de dogmes ou de règles de conduite préétablis, de découvrir quels sont les problèmes de cette communauté et, de l'intérieur, d'aider à en trouver les solutions. Vous trouverez ces social settlements dans les lieux où les problèmes de la vie industrielle et sociale moderne se concentrent. C'est la chance de notre temps que la conscience morale soit en mesure de se rallier à un si vaste courant d'intérêt intellectuel.

L'autre fonction du *social settlement* ou de ce mouvement dont le *social settlement* est l'illustration la plus concrète, c'est de nous permettre de former de nouveaux jugements moraux quant à ce qui est bien et mal, là où nous étions dans le doute. C'est ici que le *social settlement* s'est rendu capable d'actions qui étaient hors de portée pour l'église. L'église appelle à bien se conduire, et non à trouver ce qui est droit et juste. Alors que ses dogmes sont abscons, sa moralité est d'une simplicité uniforme.

Quand, donc, de nouveaux problèmes émergent, comme celui de la légitimité de l'employeur à utiliser ses droits de propriété pour contrôler et exploiter le travail des enfants et des femmes, ou comme le problème de la justice du syndicat engagé dans des efforts pour faire augmenter les salaires et résoudre mille autres difficultés, l'église s'avère incapable de les résoudre. Elle n'est pas équipée pour et elle ne maîtrise pas les techniques scientifiques pour inventer les solutions appropriées. En attendant, elle se tait pour ne pas ajouter d'inquiétude inutilement. Les seuls problèmes sociaux sur lesquels l'église s'est exprimée récemment ont été la tempérance et la chasteté.

D'un autre côté, le *social settlement* n'est pas engagé dans une lutte contre des maux déjà déterminés, mais dans la découverte de ce que sont ces maux ; il ne s'applique pas à énoncer des jugements moraux déjà connus, mais il cherche à formuler de nouveaux jugements moraux. Non pas que le *social settlement* doive être confondu avec l'université dans ses travaux scientifiques. Il est plus qu'un observateur, il enquête sur la situation. Il s'est lui-même volontairement transformé en une partie de la communauté. Il est en quête de sa propre mission, et ne dicte pas aux autres leurs devoirs. Il découvre des lignes de conduite appropriées, plutôt que des faits préconçus. Le *social settlement* est pratique dans son attitude, tout en appliquant les méthodes de l'enquête scientifique. Il montre concrètement à la communauté comment former de nouveaux jugements moraux.

NOTES

1 George Herbert Mead, 1907, « The Social Settlement : Its Basis and Function », *University of Chicago Record*, 1907-1908, p. 108-110 (conférence donnée au Leon Mandel Assembly Hall, Université de Chicago, le 28 octobre 1907, pour le Settlement Day). Traduction de l'anglais au français par Florence Duprey et Jean-Marie Bataille, revue et annotée par Daniel Cefai.

2 Mead fréquentait Hull House où il donne par exemple une conférence sur « The Chicago School Situation » en 1907, après la résignation par le maire Fred A. Busse des membres du Bureau de l'éducation de la ville. Jane Addams y avait été invitée à diriger le School Management Committee à l'automne 1905. Mead déplore le fait que Busse nomme des experts et des entrepreneurs, au lieu d'en faire une instance qui « représente intelligemment les intérêts sociaux des groupes les plus étendus d'enfants » : G. H. Mead, 1907, « Our Public Schools », *The Public*, 10, 481, p. 281-285, ici p. 284.

Pour mettre en regard ce que Mead dit des *settlements* et des écoles, on pourra lire le texte de sa conférence au City Club : G. H. Mead, 1907, « The Educational Situation in the Chicago Public Schools », *City Club Bulletin*, 1, p. 131-138.

Par ailleurs, Mead suivait de près la naissance et le développement du Palama Settlement à Honolulu, inspiré de Hull House (il y donne une conférence le 14 septembre 1909). Et

il était directement impliqué dans l'University of Chicago Settlement House pour lequel il coordonnera un certain nombre d'enquêtes dans le quartier des Stock Yards (au Special Collections Research Center, dans les George Herbert Mead Papers 1855-1968, la Box 16 Folder 12 contient la version corrigée par la main de Mead des épreuves du livre d'Ernest L. Talbert, *Opportunities in School and Industry for Children of the Stockyards District*, 1912). Pour mieux saisir le lien fort de Mead à Mary McDowell, la fondatrice du *settlement* de l'Université, il faut lire G. H. Mead, 1929, « Mary McDowell », *Neighborhood : A Settlement Quarterly*, 2, 2, p. 77-78.

3 Il doit s'agir de L'Œuvre sociale de Marie Gahéry, colonie qui s'installe en 1896 dans le quartier de Popincourt. Mead ne connaît pas la Coopération des idées ouverte le 9 octobre 1898 au Faubourg Saint-Antoine. La Fondation universitaire de Belleville, université populaire inspirée de Toynbee Hall, serait inaugurée l'année suivante, en 1900, au 151 rue de Belleville, de même que l'Union Mouffetard, tenue par des normaliens socialistes.

4 L'île de Molokai abritait une colonie de lépreux créée en 1866 par l'assemblée législative de Hawaï sur la péninsule de Kalaupapa, sous le règne de Kamehameha V. Le Père Damien, prêtre catholique belge, s'y installe en 1873. Il y sera contaminé

et en mourra le 15 avril 1889. La lettre de Robert Louis Stevenson, qui visite Molokai en 1889, s'intitule *Father Damien : An Open Letter to the Reverend Dr Hyde of Honolulu* (1890). C'est une réponse au vitriol au Révérend C. M. Hyde, dont la lettre était parue dans un journal presbytérien le 26 octobre 1889. Sur la connaissance de première main de Hawaii par Mead, cf. Daniel R. Huebner (2014), *Becoming Mead : The Social Process of Academic Knowledge*, Chicago, The University of Chicago Press.